

# Éblouissements

*Ô temps miraculeux ! ô gaîtés homériques !*

*Ô rires de l'Europe et des deux Amériques !*

*Croûtes qui larmoyez ! bons dieux mal accrochés*

*Qui saignez dans vos coins ! madones qui louchez !*

*Phénomènes vivants ! ô choses inouïes !*

*Candeurs ! énormités au jour épanouies !*

*Le goudron déclaré fétide par le suif,*

*Judas flairant Shylock et criant : c'est un juif !*

*L'arsenic indigné dénonçant la morphine,*

*La hotte injuriant la borne, Messaline*

*Reprochant à Goton son regard effronté,*

*Et Dupin accusant Sauzet de lâcheté !*

*Oui, le vide-gousset flétrit le tire-laine,*

*Falstaff montre du doigt le ventre de Silène,*

*Lacenaire, pudique et de rougeur atteint,*

*Dit en baissant les yeux : J'ai vu passer Castaing !*

*Je contemple nos temps. J'en ai le droit, je pense.*

*Souffrir étant mon lot, rire est ma récompense.*

*Je ne sais pas comment cette pauvre Clio*

*Fera pour se tirer de cet imbroglio.*

*Ma rêverie au fond de ce règne pénètre,*

*Quand, ne pouvant dormir, la nuit, à ma fenêtre,*

*Je songe, et que là-bas, dans l'ombre, à travers l'eau,*

*Je vois briller le phare auprès de Saint-Malo.*

*Donc ce moment existe ! il est ! Stupeur risible !*

*On le voit ; c'est réel, et ce n'est pas possible.*

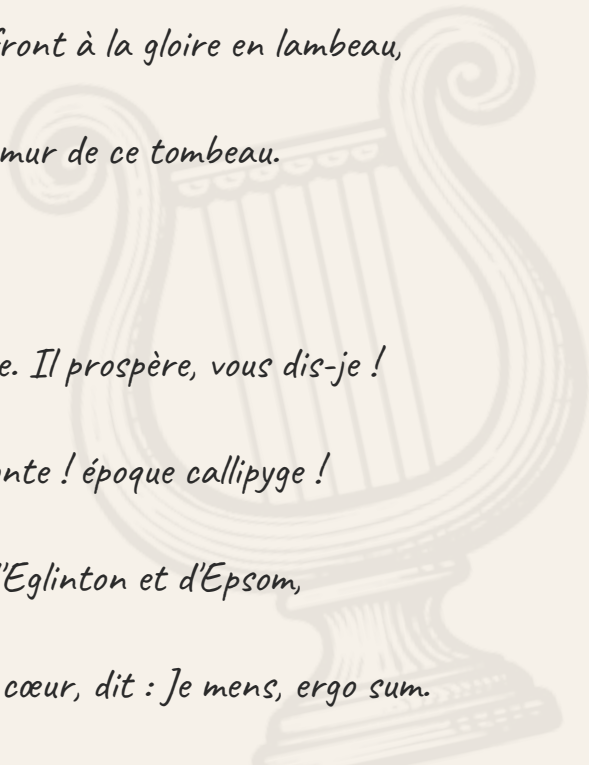
*L'empire est là, refait par quelques sacripants.*

*Bonaparte le Grand dormait. Quel guet-apens !*

*Il dormait dans sa tombe, absous par la patrie.*

Tout à coup des brigands firent une tuerie  
Qui dura tout un jour et du soir au matin ;  
Napoléon le Nain en sortit. Le destin,  
De l'expiation implacable ministre,  
Dans tout ce sang versé trempa son doigt sinistre  
Pour barbouiller, affront à la gloire en lambeau,  
Cette caricature au mur de ce tombeau.

Ce monde-là prospère. Il prospère, vous dis-je !  
Embonpoint de la honte ! époque callipyge !  
Il trône, ce cokney d'Eglinton et d'Epsom,  
Qui, la main sur son cœur, dit : Je mens, ergo sum.  
Les jours, les mois, les ans passent ; ce flegmatique,  
Ce somnambule obscur, brusquement frénétique,  
Que Schoelcher a nommé le président Obus,  
Règne, continuant ses crimes en abus.  
Ô spectacle ! en plein jour, il marche et se promène,



*Cet être horrible, insulte à la figure humaine !*

*Il s'étale effroyable, ayant tout un troupeau*

*De Suins et de Fortouls qui vivent sur sa peau,*

*Montrant ses nudités, cynique, infâme, indigne,*

*Sans mettre à son Baroche une feuille de vigne !*

*Il rit de voir à terre et montre à Machiavel*

*Sa parole d'honneur qu'il a tuée en duel.*

*Il sème l'or ; – venez ! – et sa largesse éclate.*

*Magnan ouvre sa griffe et Troplong tend sa patte.*

*Tout va. Les sous-coquins aident le drôle en chef.*

*Tout est beau, tout est bon, et tout est juste ; bref,*

*L'église le soutient, l'opéra le constate.*

*Il vola ! Te Deum. Il égorgea ! cantate.*

*Lois, mœurs, maître, valets, tout est à l'avenant.*

*C'est un bivouac de gueux, splendide et rayonnant.*

*Le mépris bat des mains, admire, et dit : courage !*

*C'est hideux. L'entouré ressemble à l'entourage.*

*Quelle collection ! quel choix ! quel Œil-de-boeuf !*

*L'un vient de Loyola, l'autre vient de Babeuf !*

*Jamais vénitiens, romains et bergamasques*

*N'ont sous plus de sifflets vu passer plus de masques.*

*La société va sans but, sans jour, sans droit,*

*Et l'envers de l'habit est devenu l'endroit.*

*L'immondice au sommet de l'état se déploie.*

*Les chiffonniers, la nuit, courbés, flairant leur proie,*

*Allongent leurs crochets du côté du sénat.*

*Voyez-moi ce coquin, normand, corse, auvergnat :*

*C'était fait pour vieillir bétitre et mourir cuistre ;*

*C'est premier président, c'est préfet, c'est ministre.*

*Ce truand catholique au temps jadis vivait*

*Maigre, chez Flicoteaux plutôt que chez Chevet ;*

*Il habitait au fond d'un bouge à tabatière*

*Un lit fait et défait, hélas, par sa portière,*

*Et griffonnait dès l'aube, amer, affreux, souillé,*

*Exhalant dans son trou l'odeur d'un chien mouillé.*

*Il conseille l'état pour vingt-cinq mille livres*

*Par an. Ce petit homme, étant teneur de livres*

*Dans la blonde Marseille, au pays du mistral,*

*Fit des faux. Le voici procureur général.*

*Celui-là, qui courait la foire avec un singe,*

*Est député ; cet autre, ayant fort peu de linge,*

*Sur la pointe du pied entrait dans les logis*

*Où bâillait quelque armoire aux tiroirs élargis,*

*Et du bourgeois absent empruntait la tunique*

*Nul mortel n'a jamais, de façon plus cynique,*

*Assouvi le désir des chemises d'autrui ;*

*Il était grinche hier, il est juge aujourd'hui.*

*Ceux-ci, quand il leur plaît, chapelains de la clique,*

*Au saint-père accroupi font pondre une encyclique ;*

*Ce sont des gazetiers fort puissants en haut lieu,*

*Car ils sont les amis particuliers de Dieu*

*Sachez que ces béats, quand ils parlent du temple*

*Comme de leur maison, n'ont pas tort ; par exemple,*

*J'ai toujours applaudi quand ils ont affecté*

*Avec les saints du ciel des airs d'intimité ;*

*Veillot, certe, aurait pu vivre avec Saint-Antoine.*

*Cet autre est général comme on serait chanoine,*

*Parce qu'il est très gras et qu'il a trois mentons.*

*Cet autre fut escroc. Cet autre eut vingt bâtons*

*Cassés sur lui. Cet autre, admirable canaille,*

*Quand la bise, en janvier, nous pince et nous tenaille,*

*D'une savate oblique écrasant les talons,*

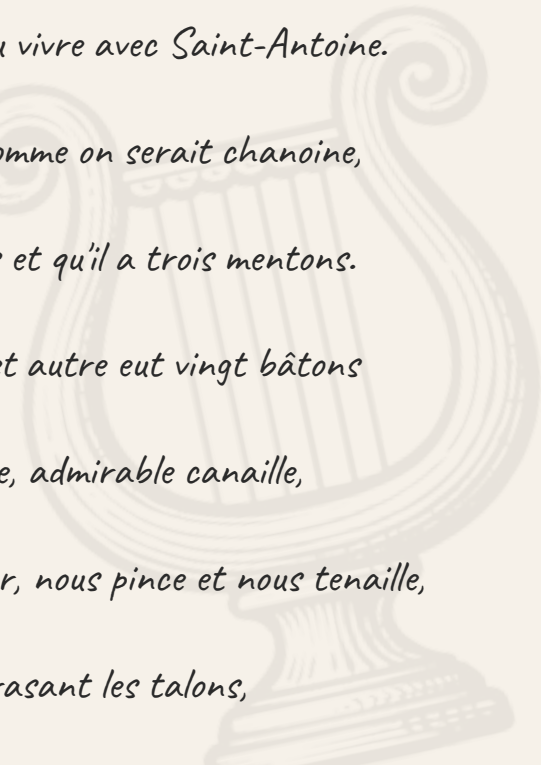
*Pour se garer du froid mettait deux pantalons*

*Dont les trous par bonheur n'étaient pas l'un sur l'autre.*

*Aujourd'hui, sénateur, dans l'empire il se vautre.*

*Je regrette le temps que c'était dans l'égout.*

*Ce ventre a nom d'Hautpoul, ce nez a nom d'Argout.*



*Ce prêtre, c'est la honte à l'état de prodige.*

*Passons vite. L'histoire abrège, elle rédige*

*Royer d'un coup de fouet, Mongis d'un coup de pied,*

*Et fuit. Royer se frotte et Mongis se rassied ;*

*Tout est dit. Que leur fait l'affront ? l'opprobre engraisé.*

*Quant au maître qui hait les curieux, la presse,*

*La tribune, et ne veut pour son règne éclatant*

*Ni regards, ni témoins, il doit être content*

*Il a plus de succès encor qu'il n'en exige ;*

*César, devant sa cour, son pouvoir, son quadrigé,*

*Ses lois, ses serviteurs brodés et galonnés,*

*Veut qu'on ferme les yeux : on se bouche le nez.*

*Prenez ce Beauharnais et prenez une loupe ;*

*Penchez-vous, regardez l'homme et scrutez la troupe.*

*Vous n'y trouverez pas l'ombre d'un bon instinct.*

*C'est vil et c'est féroce. En eux l'homme est éteint*

*Et ce qui plonge l'âme en des stupeurs profondes,*

*C'est la perfection de ces gredins immondes.*

*À ce ramas se joint un tas d'affreux poussahs,*

*Un tas de Triboulets et de Sancho Panças.*

*Sous vingt gouvernements ils ont palpé des sommes.*

*Aucune indignité ne manque à ces bonshommes ;*

*Rufins poussifs, Verrès goutteux, Séjans fourbus,*

*Selles à tout tyran, sénateurs omnibus.*

*On est l'ancien soudard, on est l'ancien bourgmestre ;*

*On tua Louis seize, on vote avec de Maistre ;*

*Ils ont eu leur fauteuil dans tous les Luxembourgs ;*

*Ayant vu les Maurys, ils sont faits aux Sibours ;*

*Ils sont gais, et, contant leurs antiques bamboches,*

*Branlent leurs vieux gazons sur leurs vieilles caboches.*

*Ayant été, du temps qu'ils avaient un cheveu,*

*Lâches sous l'oncle, ils sont abjects sous le neveu.*

Gros mandarins chinois adorant le tartare,  
Ils apportent leur cœur, leur vertu, leur catarrhe,  
Et prosternent, cagneux, devant sa majesté  
Leur bassesse avachie en imbécillité.

Cette bande s'embrasse et se livre à des joies.  
Bon ménage touchant des vautours et des oies !

Noirs empereurs romains couchés dans les tombeaux,  
Qui faisiez aux sénats discuter les turbots,  
Toi, dernière Lagide, ô reine au cou de cygne,  
Prêtre Alexandre six qui rêves dans ta vigne,  
Despotes d'Allemagne éclos dans le Rœmer,

Nemrod qui hais le ciel, Xercès qui bats la mer,

Caïphe qui tressas la couronne d'épine,

Claude après Messaline épousant Agrippine,

Caius qu'on fit César, Commode qu'on fit dieu,

*Iturbide, Rosas, Mazarin, Richelieu,  
Moines qui chassez Dante et brisez Galilée,  
Saint-office, conseil des dix, chambre étoilée,  
Parlements tout noircis de décrets et d'olims,  
Vous sultans, les Mourads, les Achmets, les Sélims,  
Rois qu'on montre aux enfants dans tous les syllabaires,  
Papes, ducs, empereurs, princes, tas de Tibères !  
Bourreaux toujours sanglants, toujours divinisés,  
Tyrans ! enseignez-moi, si vous le connaissez,  
Enseignez-moi le lieu, le point, la borne où cesse  
La lâcheté publique et l'humaine bassesse !*

*Et l'archet frémissant fait bondir tout cela !*

*Bal à l'hôtel de ville, au Luxembourg gala.*

*Allons, juges, dansez la danse de l'épée !*

*Gambade, ô Dombidau, pour l'onomatopée !*

*Polkez, Fould et Maupas, avec votre écriteau,*

*Toi, Persil-Guillotine, au profil de couteau !*

*Ours que Boustrapa montre et qu'il tient par la sangle,*

*Valsez, Billault, Parieu, Drouyn, Lebœuf, Delangle !*

*Danse, Dupin ! dansez, l'horrible et le bouffon !*

*Hyènes, loups, chacals, non prévus par Buffon,*

*Leroy, Forey, tueurs au fer rongé de rouilles,*

*Dancez ! dansez, Berger, d'Hautpoul, Murat, citrouilles !*

*Et l'on râle en exil, à Cayenne, à Blidah !*

*Et sur le Duguesclin, et sur le Canada,*

*Des enfants de dix ans, brigands qu'on extermine,*

*Agonisent, brûlés de fièvre et de vermine !*

*Et les mères, pleurant sous l'homme triomphant,*

*Ne savent même pas où se meurt leur enfant !*

*Et Samson reparait, et sort de ses retraites !*

*Et, le soir, on entend, sur d'horribles charrettes*

Qui traversent la ville et qu'on suit à pas lents,  
Quelque chose sauter dans des paniers sanglants !  
Oh ! laissez ! laissez-moi m'enfuir sur le rivage !  
Laissez-moi respirer l'odeur du flot sauvage !  
Jersey rit, terre libre, au sein des sombres mers ;  
Les genêts sont en fleur, l'agneau paît les prés verts ;  
L'écume jette aux rocs ses blanches mousselines ;  
Par moments apparaît, au sommet des collines,  
Livrant ses crins épars au vent âpre et joyeux,  
Un cheval effaré qui hennit dans les cieux !

Jersey, le 24 mai 1853.

Victor Hugo (1802-1885)